Les romans de Vizcaíno Casas : comment réhabiliter un discours politique devenu illégitime ?

Roselyne Mogin-Martin

▶ **To cite this version:**

Roselyne Mogin-Martin. Les romans de Vizcaíno Casas : comment réhabiliter un discours politique devenu illégitime ?. Paroles de vainqueurs, paroles de vaincus : réécritures et révisons, 2011, Nantes, France. pp.367-378. hal-03121751

HAL Id: hal-03121751

https://univ-angers.hal.science/hal-03121751

Submitted on 26 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Paroles de vainqueurs, paroles de vaincus : réécritures et révisons » , coord. Michel Feith et Pilar Martínez-Vasseur, CRINI, Université de Nantes, Nantes 2011, ISBN n° 2-916424-18-0, pp. 367 a 378

LES ROMANS DE VIZCAINO CASAS : COMMENT RÉHABILITER UN DISCOURS POLITIQUE DEVENU ILLÉGITIME ?

Roselyne MOGIN-MARTIN
3LAM - Université d'Angers

La présente communication se propose d'étudier quelques « best-sellers » d'un auteur espagnol, Fernando Vizcaíno Casas, publiés après la mort de Franco, au début de ce que les historiens ont coutume d'appeler la « transition démocratique ». Franco meurt, le 20 novembre 1975, après 40 ans d'une dictature qui s'est en apparence un peu assouplie dans les années 60, mais n'a jamais vraiment changé de nature, et souhaite se pérpétuer dans une monarchie qui n'était pas prévue pour être démocratique. Ce qui a par contre commencé à changer, c'est la société espagnole : le « développement » des années soixante a permis, tant bien que mal, une élévation réelle du niveau de vie, et le tourisme et l'émigration, ont ouvert, malgré la vigilance du régime, les horizons de beaucoup d'Espagnols. Ceux-ci désirent vivre désormais dans un Etat démocratique, et le roi Juan Carlos n'a guère d'autre option, pour conserver son trône, que de désarticuler le plus rapidement possible les institutions héritées de la dictature. De même, l'Espagnol moyen de la fin du franquisme avait pris conscience du fait qu'il vivait dans un pays où l'information était muselée ; lorsque la censure relâche sa pression, avant d'être supprimée, il est avide de connaître ce qu'on lui a caché. Face à l'histoire officielle qu'on lui a inculquée, il désire entendre enfin la parole des vaincus, une parole qui, tout d'un coup, non seulement se met à exister mais acquiert une légitimité, face

aux mensonges avérés du franquisme. C'est ainsi que vont se multiplier les productions artistiques et littéraires, qui adoptent le point de vue de ces vaincus et trouvent rapidement un large public.

Dans un tel contexte, il est surprenant de voir émerger, puis triompher rapidement, une personnalité littéraire comme celle de Vizcaíno Casas. En effet, l'homme, un avocat valencien qui se consacre tardivement à la littérature, n'est nullement un de ces vaincus, ou fils de vaincus, qui retrouvent subitement la parole. Il est plutôt de « l'ancien régime », comme diraient ses détracteurs, un régime auquel il est resté attaché et qu'il dépeint avec tendresse, sous couleur de témoignage historique [1], et cela le met en décalage total avec les nouvelles valeurs politiques et sociales devenues dominantes à partir de 1976. Son œuvre romanesque est construite sur l'utilisation de l'Histoire récente de l'Espagne, une histoire qui coïncide singulièrement avec son propre vécu, puisqu'elle commence sous la 2° République, et se termine à la date même de conclusion de chaque livre, voire même un peu après. De nombreux romans tout d'abord se construisent très classiquement sur l'évolution d'un personnage, ou d'une famille, pendant une longue période. Ainsi, *De « camisa vieja » a chaqueta nueva* (1976) nous permet de suivre la carrière de Manolo Vivar de Alda, depuis la fin de la guerre civile jusqu'à la mort de Franco, *Hijos de papa* (1979) nous présente la jeunesse d'un homme dans les années quarante, puis celle de son fils, à la fin des années 70, *La boda del señor cura* (1977) nous présente la trajectoire d'un jeune jésuite qui deviendra prêtre ouvrier puis se défroquera pour se marier, et dans *Chicas de servir* (1985), nous trouvons divers portraits de bonnes à tout faire qui ont été successivement au service d'une famille, depuis la 2° République, jusqu'à l'arrivée des socialistes au pouvoir, en 1982. L'auteur pratique parfois également ce qu'il appelle lui-même « l'histoire fiction ». Soit

[1] Il publie en 1971 une série de chroniques sur les années 40 : C*ontando los cuarenta*, et continuera d'évoquer ces années-là dans de nombreux articles de journaux, conférences et chroniques.
Cf. par exemple : *Mis episodios nacionales*, Barcelona, Ed. Planeta (1983).

l'action du roman se place quelques mois après sa date de parution [2], soit il s'agit de l'écriture d'une histoire imaginaire, comme dans *Los rojos ganaron la guerra.* (1989). Et au cas où le lecteur aurait quelques doutes, le sous-titre précise : « Cómo hubiera podido ser el futuro –nuestro presente- si Franco pierde la guerra civil. » [3] Et inutile de préciser qu'il n'aurait pas été brillant !

Cependant, par delà les idées de l'auteur, qu'il est parfaitement en droit d'exprimer, ce qui est étonnant c'est que la plupart de ces romans, véhicules d'une idéologie que la majorité des Espagnols rejettent, ont été des succès de librairie, comme ne manque jamais de le souligner l'éditeur, Planeta, dans les présentations plus dithyrambiques les unes que les autres, figurant en 4° de couverture. [4] C'est une banalité de dire que l'idéologie et la qualité littéraire n'ont rien à voir, et qu'on peut très bien faire de l'excellente littérature avec de mauvais sentiments, mais il faut être vraiment très peu difficile pour considérer que les romans de Vizcaíno Casas sont de l'excellente littérature : l'intrigue est pauvre, les ficelles sont grosses, et l'imagination singulièrement absente. Le schéma narratif est toujours le même, les situations et les personnages sont très répétitifs, d'où l'impression constante de « déjà lu ». En bref, ces romans ne sont pas des romans de qualité, mais cependant leur lectorat dépasse très largement le petit nombre des nostalgiques du franquisme [5]. Ce sont donc les raisons de ce succès paradoxal que va tenter d'éclaircir le présent article.

La confrontation passé/présent.

---

[2] Cf. *Al tercer año resucitó.* L'action du roman se passe le 20 novembre 1978, 3° anniversaire de la mort de Franco, et celui-ci est daté par son auteur de l'été-automne 1977. De même, *Las autonosuyas*, est daté de mars-septembre 1981 et l'action se déroule au 1° semestre de 1982.

[3] « Comment aurait pu être le futur –notre présent- si Franco avait perdu la guerre civile »

[4] A titre d'exemple, et selon les informations de Planeta, *Y al tercer año resucitó…* le meilleur « best-seller » de l'auteur, a connu 41 éditions entre 1978 et 1989, et il s'en est vendu plus de 500.000 exemplaires.

[5] Il suffit de consulter les résultats des élections de l'époque pour voir qu'ils sont très peu nombreux.

Des romans comme *De « camisa vieja » a chaqueta nueva, Hijos de papá, La boda del señor cura* ou *Chicas de servir* sont d'espèces de sagas, personnelles ou familiales, recouvrant diverses étapes historiques : parfois la 2° République ou la guerre civile, époques particulièrement difficiles surtout pour qui a la malchance de ne pas être « rouge » , et principalement le franquisme, que Vizcaíno Casas a la finesse de ne pas peindre comme une période idyllique. Les années 40 et 50 étaient bien les années de pénurie que nous décrivent les historiens, et qui sont restées comme telles dans la mémoire populaire, des années où le recours au marché noir –pour ceux qui en avaient les moyens- était indispensable pour manger, et où les ménagères devaient faire preuve d'une imagination débridée pour assurer quotidiennement des repas décents. De même, en ces années-là régnait une morale excessivement rigide, avec l'omniprésence d'une religion étouffante, catholique bien sûr. Par exemple, au début de *Hijos de papá*, Doña Amparo gronde sévèrement son fils adolescent, Fabián : c'est vendredi saint, et il ose fredonner une chanson « frivole » au lieu de méditer sur les souffrances endurées par Notre Seigneur pour racheter nos péchés ! La scène se passe en 1946, et elle est révélatrice de l'atmosphère dans laquelle le jeune homme est éduqué. Par comparaison, au début de la 2° partie du livre, qui se passe en 1978, son fils, Fabián passe le vendredi saint dans une discothèque de Marbella, et il fait preuve, dans ses relations avec les filles de son âge, d'une liberté que Fabián père, dans les années 40, n'aurait même pas pu imaginer. Sous Franco, il y a également des légions d'arrivistes corrompus , qui font fortune grâce aux trafics du marché noir et à leur absence de scrupules, fortune qui leur permet ensuite de passer pour des gens honorables. Il y a aussi beaucoup de de soi-disant héros de la guerre civile, dont le seul mérite est d'avoir su survivre et exploiter opportunément leur condition d'ancien combattant franquiste. Vizcaíno Casas dénonce constamment de tels personnages, et cette dénonciation peut sembler être celle du régime qui leur a permis d'exister et de prospérer.

De telles critiques peuvent donc donner au lecteur l'impression que l'auteur fait preuve d'objectivité, impression rapidement démentie par une lecture plus attentive, puisque la critique du régime ne porte jamais sur des points véritablement importants. En effet, les années 40 et 50 de Vizcaíno Casas ne ressemblaient pas vraiment au paradis, mais ce n'était pas non plus l'enfer, car la vie n'y était pas si difficile. On y manquait certes de confort matériel, mais on prenait les choses avec humour, et la seule liberté dont la privation était dure à supporter était celle de fréquenter librement les filles ! Il n'est pas fait mention des libertés politiques et sociales dont l'absence n'affecte visiblement pas les personnages, totalement dépourvus d'inquiétudes sur ce point. Ils fréquentent les mouvements de jeunesse de la Phalange, par routine, comme ils fréquenteraient n'importe quel patronage, et parce qu'à la Phalange on peut éventuellement croiser les filles de la « sección femenina ». Et dans ce monde, au fond bon enfant, même les inégalités sociales ne sont pas dramatiques, comme le montre le roman *Chicas de servir*. Les patrons ont leurs défauts, mais ils sont aussi de « bons patrons » , considérant leur employée comme un membre de plus de la famille. Quelle différence avec la bonne « rouge », qui, au début de la guerre civile, n'hésite pas à dénoncer ses employeurs comme étant des « fascistes », ce qui entraînera la mort d'un des fils ! [6]

Et puis, et c'est une idée répétée avec insistance dans tous les romans, sous ce régime si décrié par ses adversaires, l'Espagne a connu un développement économique sans précédent, ce qui a permis à tous de s'enrichir et de s'élever dans la société, comme ils n'avaient jamais rêvé de le faire. Les opportunités ont été réelles pour tous ceux qui ont voulu les saisir, qu'ils aient été d'accord ou non avec le régime, comme le montrent dans *Y al tercer año resucitó…* [7] les vies parallèles du « citoyen Pérez » et du « citoyen López », tous les deux nés en 1926. Le premier est le fils d'un commerçant, apolitique mais sympathisant de droite, ce qui lui vaut de

[6] Il est étudiant en droit, et les miliciens –bien sûr grossiers et incultes- qui fouillent l'appartement trouvent dans sa chambre un manuel de droit canon, matière obligatoire dans les études de droit à l'époque. Ils y voient une preuve irréfutable de son « fascisme ».
[7] 42° édition, Barcelona, Planeta (1995), p. 143 et suiv.

rudes persécutions à partir de 1936, dans une Valence qui reste en zone républicaine pendant presque toute la guerre. Après la « victoire », le jeune Pérez passe une jeunesse austère, consacrée au travail ; il fait de brillantes études de médecine, qui lui permettent d'atteindre la notoriété et la richesse. La jeunesse de López a certes été plus rude : lorsque la guerre éclate, sa famille, d'idées républicaines, vit en zone « nationale ». Le père est emprisonné jusqu'en 1942, et l'épouse et les deux enfants survivent difficilement, grâce aux organisations charitables. Mais comme le citoyen López est intelligent et travailleur, il reçoit diverses bourses qui lui permettent de faire de brillantes études, en Espagne et aux USA et obtient une excellente situation dans une agence de publicité. Il travaille beaucoup, certes, mais son niveau de vie est élevé. En bref, il n'a jamais eu de grandes sympathies pour le régime, «… pero lo toleraba y comprendía que estaba benificiándose de las ventajas del orden, la paz social y el desarrollo ; si bien (como tantos otros millones de ciudadanos López) hubiese preferido mayor libertad de expresión, menos burocracia administrativa, más aire europeo en el país. » [8]

Donc, sous Franco ce n'était pas le paradis, bien sûr, mais tout ceux qui étaient prêts à travailler dur pouvaient se construire un brillant avenir, alors que, si les rouges avaient gagné la guerre ! Selon le roman d'histoire-fiction [9] qu'invente notre auteur, l'Espagne ne serait qu'un pays misérable et déchiré, où toute initiative individuelle serait impossible, sous la pression d'un appareil d'Etat stupide et étouffant, et les Espagnols auraient connu, de toutes façons et plus gravement, la faim, le froid, l'endoctrinement et le manque de liberté. Pis encore, l'Espagne aurait perdu son indépendance pour devenir un simple satellite de Moscou. Dans un chapitre parodique [10] l'auteur recontruit une « entrevue d'Hendaye », mais cette fois-

[8] «… mais il le tolérait et comprenait qu'il tirait profit des avantages de l'ordre, de la paix sociale et du développement ; même si (comme plusieurs autres millions de citoyens López) il avait préféré plus de liberté d'expression, moins de bureaucratie, et un air plus européen dans le pays. » *op.cit.* p. 152

[9] Cf. *Los rojos ganaron la guerra.* Il convient de noter que ce roman paraît en février1989, et que la dénonciation des méfaits du stalinisme a tout du combat d'arrière-garde.

[10] Cf. *Los rojos ganaron la guerra, ficción octava,* Barcelona, Planeta (1989), p. 178 et suiv.

ci entre la présidente de l'Union des Républiques Socialistes de l'Etat Espagnol (URSEE), Dolores Ibarruri, et Staline. Celui-ci demande, et obtient sans aucune difficulté, l'entrée en guerre d'une Espagne exsangue contre l'Angleterre, aux côtés d'Hitler dont l'URSS est le plus fidèle allié. Il faut bien sûr, pour comprendre cette scène, avoir à l'esprit l'entrevue d'Hendaye entre Hitler et Franco où, selon la version franquiste des faits, ce dernier a tenu tête à Hitler pour épargner à l'Espagne une nouvelle guerre. [11]

Donc, s'il y a eu sous le franquisme, et aux plus hautes places de sa hiérarchie, des hommes méprisables, ce n'est pas parce que le régime était intrinsèquement mauvais. C'était tout simplement parce que les hommes sont ce qu'ils sont, et quelle que soit leur idéologie et le régime où ils vivent, ils se comportent (ou du moins la majorité d'entre eux) de la même façon : ils essayent de s'enrichir, de profiter de leur position, et d'opprimer leurs semblables. Même s'il n'a pas été irréprochable, le franquisme était un excellent régime si on le compare au communisme. Le tort sans doute qu'a eu Franco, -d'après Vizcaíno Casas- c'est de laisser trahir les idéaux de José Antonio Primo de Rivera, et de permettre qu'à l'ombre d'une Phalange dévoyée prospèrent quantités d'opportunistes qui ont empêché la révolution voulue par le fondateur.

Les « bons » et les « mauvais », selon Vizcaíno Casas.

Des « bons » et des « mauvais », il y en a eu à toutes les époques, et il y en a sous tous les régimes, et même dans l'Espagne devenue communiste de *Los rojos ganaron la guerra*, certaines figures du républicanisme, parmi les plus modérées, trouvent grâce aux yeux de Vizcaíno Casas : Manuel Azaña, Indalecio Prieto et quelques autres. Ils comprennent que leurs idéaux ont été trahis par les communistes et prennent leurs distances avec un régime qui

[11] Les historiens soulignent que l'effort de guerre d'une Espagne alors ruinée n'aurait pu être que très faible, et c'est pourquoi Hitler s'est laissé convaincre si facilement.

alors essaye de les « récupérer » et/ou les supprime physiquement.

Donc, qu'ils soient de droite ou de gauche –encore qu'il y en ait plus à droite-, les « bons », ce sont ceux qui n'ont jamais trahi leurs idéaux [12], et les « mauvais » ce sont ces « chaqueteros » [13] qui abondent dans l'œuvre de Vizcaíno Casas, et qu'il épingle sans pitié. L'exemple le plus abouti –mais il est loin d'être le seul [14]- en est Manolo Vivar de Alda, le héros de *De « camisa vieja » a chaqueta nueva.*[15] Il est d'une famille de droite, et a la chance de se trouver dans la bonne zone au moment de la guerre civile. Il est censé combattre, mais une maladie opportune le libère des dangers du front et lui permet –vu qu'il est étudiant en lettres- de « servir sa patrie » dans les services de propagande, où il fait merveille. Il devient donc « camisa vieja », c'est à dire membre de la Phalange de la première heure, ou presque [16], et obtient ainsi des responsabilités dans l'administration franquiste. Cela lui constitue un tremplin idéal pour devenir un homme d'affaires prospère, de plus en plus dépolitisé, pro-américain dans les années 50, puis pro-européen. Manolo développe enfin, au début des années 70, une conscience politique « progressiste ». C'est ainsi que, malgré ses soixante ans, barbu, sans cravate, en jeans et un œillet rouge à la boutonnière, il participe à la première manifestation autorisée après la mort de Franco, en représentation du « PSOE, rama histórica, tronco secular, facción purísima » [17]. Bref, le voilà transformé en un militant historique de la clandestinité, dans sa veste toute neuve ! Quant à la vieille chemise aux couleurs de la Phalange, il y a bien longtemps que sa femme, Carmiña, en a fait des chiffons ! Cependant, ce même personnage et quelques autres de son acabit sont tout prêts à redevenir de fidèles

[12] A condition toutefois que ceux-ci ne soient pas trop éloignés de ceux de Vizcaíno Casas. Manuel Azaña et Indalecio Prieto peuvent avoir quelques excuses, mais l'indéfectible fidélité de Dolores Ibarruri au stalinisme en fait inévitablement une « mauvaise»

[13] le mot est fabriqué à partir du verbe « chaquetear », qui en espagnol familier veut dire « retourner sa veste ».

[14] *Al tercer año resucitó* présente aussi une savoureuse galerie de portraits de « chaqueteros ». De même, un des héros de *Las autonosuyas* déclare qu'il a promis d'être fidèle au caudillo jusqu'à la mort, c'est à dire celle du caudillo !

[15] Le roman est ironiquement sous-titré : « Chronique d'une évolution idéologique »

[16] Il est vrai qu'en 1933, date de fondation de cette organisation, il n'était qu'un enfant…

[17] « Parti Socialiste Ouvrier Espagnol, branche historique, tronc séculaire, faction très pure »

franquistes lorsque le bruit se répand d'une résurrection du caudillo, trois ans après sa mort. [18] Manolo Vivar de Alda n'a jamais vraiment cru à quoi que ce soit, il a toujours été un opportuniste, qui a su sentir le vent et s'adapter à l'idéologie dominante, peu importe laquelle, et il est, selon Vizcaíno Casas, l'archétype des soi-disant « démocrates de longue date », composant les rangs des partis de gauche qui refont surface ou se créent à la mort de Franco :

> « Esta es una historia inventada. Lo que sucede es que se parece mucho a otras historias que ultimamente hemos conocido en la realidad del país. Conste, sin embargo, que personajes y sucedidos son fruto exclusivo de mi imaginación. Claro que, si alguien se da por aludido y se pica, allá él. » [19]

La dénonciation est dure, car, dans tous les romans étudiés, il est impossible de trouver, après le 20 novembre 1975, un militant de gauche vraiment sincère. Le cas des jeunes est très peu évoqué –curieusement- et quand à ceux qui ont vécu sous la dictature, ils ont déployé, au sein des organisations de jeunesse de la Phalange, le même enthousiasme et la même conviction que ceux qu'ils déploient maintenant au service de la gauche. Ce sont donc soit des opportunistes cyniques, soit des gens influençables, qui n'ont pas d'opinion personnelle et adoptent, tels des caméléons, les opinions dominantes. Dans aucun cas ce ne sont des gens qui ont de grandes qualités humaines et intellectuelles.

Face à ces personnages triomphants mais discutables, les héros positifs, et bien sûr ils sont toujours franquistes, ce sont ceux qui restent fidèles à leurs opinions, même si elles ne sont plus au goût du jour, et qui savent les défendre, même si pour cela ils se heurtent à l'incompréhension, voire au mépris et à la haine de leurs concitoyens. Ils apparaissent assez fugitivement, sans doute parce que, d'après Vizcaíno Casas, ils sont rares, et l'exemple le plus abouti en est le colonel Angel de Salázar, un des personnages de *Las autonosuyas.* Ce militaire, en retraite depuis la mort de Franco, n'a jamais fait mystère de son indéfectible fidélité à l'armée, au Caudillo et à la patrie, et il n'a jamais vu d'un bon œil les tentatives du

---

[18] Cf. *Y al tercer año resucitó,* op.cit. p. 171

[19] *De « camisa vieja » a chaqueta nueva,* prologue

maire de Rebollar de la Mata où il habite, pour transformer la contrée en « Communauté autonome de la Montagne », afin de satisfaire des ambitions personnelles. Mais, lorsqu'il estime que les bornes sont dépassées, il n'hésite pas à faire un « coup d'état » afin d'empêcher l'élection du vice-président d'une pré-autonomie qui lui semble aussi fantaisiste qu'insultante pour l'Espagne. La scène qui se déroule [20] est une parodie de celle qui s'est déroulée à la chambre des députés de Madrid, le 23 février 1981, et que les Espagnols ont pu voir en direct à la télévision. Le ton se veut humoristique, et le colonel pustchiste se retire volontairement, son acte n'ayant eu –dit-il- d'autre but que de montrer son désaccord avec la farce que représente pour lui cette prétendue « autonomie ». La scène n'en laisse pas moins une forte impression de malaise : les diverses autorités sont ridicules et grotesques, n'ont ni sang-froid ni courage, et le héros c'est le colonel qui emploie la force, même s'il ne va pas jusqu'au bout et déclare respecter la constitution, tout en n'étant pas d'accord avec elle. Si on considère que ce livre paraît en septembre 81, soit seulement quelques mois après ce traumatisant 23 février, on peut se demander si l'humour n'est pas un moyen pour manifester de la sympathie au colonel Tejero et ses complices, sans risquer de procès pour apologie du coup d'Etat. L'idéologie défendue est ici bien claire, même si elle l'est de façon détournée, par le bais de l'affirmation de règles morales. Certes, la sincérité est en soi une valeur, de même que la fidélité, alors que l'hypocrisie, le mensonge ou l'opportunisme sont condamnables. Mais, quelqu'un a-t-il raison par le simple fait qu'il est sincère et fidèle à ses idéaux, et cette sincérité lui donne-t-elle le droit d'imposer, plus ou moins par la force, les idéaux en question ? Il serait trop long de disserter ici sur le sujet, mais il n'en est pas moins vrai que Vizcaíno Casas joue sur la sympathie que suscite inmanquablement chez le lecteur le personnage sincère, même s'il n'est pas d'accord avec lui. Comme ceux avec lesquels le lecteur pourrait avoir des affinités idéologiques sont grotesques et humainement méprisables, il ne peut pas s'identifier à eux et c'est donc pour le colonel fasciste qu'il aura une certaine

[20] *Las autonosuyas,* ed. Planeta bolsillo, Barcelona 1996, p. 125 et suiv.

indulgence, voire une certaine tendresse, celle qu'il ne peut avoir pour le président auto-proclamé de cette communauté autonome grotesque, un incapable, stupide, lâche, vaniteux et « chaquetero ».

D'ailleurs, la postérité donnera raison aux « purs », comme le montre la scène qui oppose [21] l'emblématique « chaquetero » Manolo Vivar de Alda à son propre fils Manolito qui a trouvé, au sommet de la bibliothèque paternelle où elles étaient remisées, les œuvres complètes de José Antonio Primo de Rivera :

> - Era un tipo colosal este José Antonio –dijo Manolito-. Pero por lo que veo, no hicisteis ningún caso de su doctrina.
>
> - Fue un hombre honrado, sí, pero un teórico.
>
> - Para saberlo, habría hecho falta llevar a la práctica sus ideas.
>
> - Además, piensa que han pasado ya más de cuarenta años ; el contorno universal ni tiene nada que ver con el de entonces. Ahora ya no se llevan los fascismos. Eso está caducado.
>
> Manolito cerró el libro.
>
> - Tengo que decirte, papá, que me he afiliado a FE de las JONS ; a la auténtica, ya supondrás. A la que han formado los hedillistas y que reinvindica el espíritu y los símbolos y la doctrina joseantoniana.

En plus, le mentor de Manolito, dans cette découverte de la Phalange « authentique » a été Enrique Carrasco, un ancien compagnon de Manolo à la Phalange des années 40. Mais lui était honnête, idéaliste et sincère, ce qui explique qu'il n'ait pas pu faire carrière. Par une espèce de revanche, il devient le père spirituel du fils du « chaquetero » Manolo, et ce n'est que justice.

Nostalgie et humour

L'Histoire, telle que la conçoit Vizcaíno Casas, se confond allègrement avec la mémoire personnelle de l'historien, et de ce fait, à travers ses chroniques et ses romans, c'est l'Histoire

[21] *De « camisa vieja » a chaqueta nueva*, op. cit. p. 222 et suiv.

de sa génération qu'il raconte, [22] une génération qui a une cinquantaine d'années à la mort de Franco. Pour ces gens, même s'ils étaient du mauvais côté, c'était le temps de l'enfance ou de la jeunesse, un temps qui, même s'il a été dur, devient souvent, dans le souvenir, « le bon vieux temps » ; parce qu'ils étaient jeunes et aussi parce que, à cause d'une information censurée qui peignait la vie en rose et faute de références extérieures, ils ne se rendaient pas toujours compte de la dureté de l'époque. Cette génération n'a pas non plus vraiment connu la guerre, dont on ne lui a pas toujours raconté les horreurs, par peur ou par désir de les oublier. D'où l'idéalisation de ce temps passé, même pour ceux qui, n'étant pas idéologiquement proches du franquisme, savent que la vérité est différente. Mais la vérité historique entre en confrontation avec la vérité de leurs souvenirs personnels, qui dans la majorité des cas ne sont pas si tragiques, et ce sont ces derniers qui finissent par s'imposer.

En plus, cet « espagnol moyen » d'une cinquantaine d'années à la mort de Franco a été élevé dans le monde immobile qui était celui du franquisme, et son éducation a été fondée sur une série de règles morales intangibles et simplistes, - la religion, la famille, la patrie etc…- étouffantes peut-être, mais faciles à comprendre et à suivre. Après la mort de Franco les certitudes s'effondrent et l'Espagne change à toute vitesse, trop vite peut-être pour des quinquagénaires qui, même s'ils ont désiré le changement, n'y comprennent plus rien et se sentent dépassés. Il ne faut pas oublier non plus que la disparition de la censure fait qu'aucun des problèmes qui affecte l'Espagne n'est plus caché aux Espagnols, comme c'était le cas auparavant, et ils ne manquent pas en cette fin des années 70 : une crise économique sans précédent, dérivée du premier choc pétrolier, qui provoque chômage et inflation galopante, actions terroristes de tous bords, grèves à répétition, montée de l'insécurité etc… d'où la fameuse réflexion de beaucoup d'espagnols moyens, pas véritablement fanatiques de l'ancien régime mais simplement dépolitisés : « Con Franco vivíamos mejor » [23]. Et c'est ce désarroi

---

[22] Il le revendique d'ailleurs ouvertement dans l'introduction de *Hijos de papá*

[23] « Avec Franco on vivait mieux »

que Vizcaíno Casas ne se prive pas d'exploiter, en soulignant sans relâche et comme à plaisir le chaos des temps démocratiques, ces temps où on méprise les valeurs respectables, comme le travail, la famille, l'honnêteté, où les jeunes sont –presque- tous des égoïstes, des paresseux et des drogués, où l'économie s'effondre, où les travailleurs ne sont que des incompétents qui passent leur temps à faire de la politique et à demander la lune etc… sans parler de la disparition de la patrie, l'Espagne, mise à mal par l'émergence de « communautés autonomes » dont l'existence n'a aucun fondement, si ce n'est la satisfaction des ambitions de quelques parasites, habiles à manipuler leurs concitoyens. [24] De ce fait, la lecture des romans de Vizcaíno Casas a sans doute, et même pour le lecteur qui ne partage pas ses idées, une valeur cathartique. Tout ne plaît pas à ce lecteur dans la démocratie qui se met en place, mais il n'ose pas toujours le critiquer, au nom justement de ses idéaux démocratiques, et pour ne pas nuire à l'instauration d'un nouveau régime qu'il a appellé de tous ses vœux pendant la dictature. Bref, il est peut-être secrètement reconnaissant à Vizcaíno Casas de dire tout haut certaines choses qu'il pense tout bas, et c'est pourquoi il lui pardonne ses excès, et son idéologie réactionnaire.

Mais surtout, ce qui rend cette lecture possible, c'est le rire. Ces romans relèvent de la caricature, non de l'analyse ou de la réflexion, mais la caricature, avec le manque de nuances et la brutalité qui la caractérisent, fait rire avant de faire réfléchir, et le rire est un des premiers ingrédients d'une bonne recette de best-seller. On ne garde pas les romans de Vizcaíno Casas comme livre de chevet, on a même sans doute un peu honte de les avoir lus, mais on a passé avec eux un bon moment, car on s'est défoulé de ses insatisfactions, de ses griefs et de ses rancoeurs. Et, en ces temps devenus difficiles, toute occasion de rire et de se défouler est bonne à prendre ! Vizcaíno Casas lui même l'a sans doute bien compris, puisqu'il glisse insensiblement du roman à prétension politique au pamphet de société. Des livres comme

[24] Le thème est traité de façon exhaustive dans *Las autonosuyas*, mais il apparaît également dans presque tous les romans.

Cien años de honradez (1984 [25]) et *Los descamisados* (1989) ont sans doute de quoi attirer les déçus du socialisme espagnol, particulièrement nombreux en ces années-là. Puis, la veine politique s'épuisant –et peut-être aussi la droite revenant au pouvoir- la satire sera plus sociale, comme dans *Ecos de suciedad* (1999), qui porte sur ce qu'on appelle en Espagne la « presse du coeur ».

Nous dirons en guise de brève conclusion que les romans de Vizcaíno Casas relèvent de ce qu'on pourrait appeler la « littérature de gare », sans grande transcendance et sans grand mérite artistique, mais dans le cas qui nous occupe l'auteur utilise à merveille les quelques ressorts éprouvés qui en assurent les grands tirages.

Il joue d'abord sur un phénomène d'identification qui fait que de nombreux Espagnols –ceux qui étaient des enfants à la fin de la guerre civile- s'y retrouvent. Même s'ils n'étaient pas de farouches franquistes, leurs souvenirs personnels coïncident plus avec ceux de Vizcaíno Casas qu'avec l'Histoire que leur livrent maintenant les historiens. Certes, la vie matérielle était difficile, mais le monde était simple et stable, car on ne s'y posait pas trop de questions et d'une certaine façon il était chaleureux ; en tout cas, par la grâce de la censure, moins chaotique et angoissant qu'un présent démocratique fait d'attentats, de grèves et de crise économique.

Ensuite, elle a une fonction cathartique : en lisant les critiques au vitriol que fait Vizcaíno Casas de la société et de la classe politique actuelle, le lecteur rit beaucoup, et il se défoule, car la caricature exprime parfois ce qu'il aurait envie de dire dans ses moments de colère, et c'est pourquoi elle fait mouche. Sans doute ne va-t-il pas au delà de ce défoulement, car cela l'entraînerait sur des terrains politiques qui ne sont pas les siens, mais qu'importe. Il ne demande pas à ces romans de le faire réfléchir mais de le distraire, et le but est atteint.

Et c'est ce plaisir de la lecture que Vizcaíno Casas utilise pour faire passer son idéologie

[25] Si l'on en croit l'éditeur, ce livre a connu 11 éditions entre novembre 84 et juillet 88.

auprès de lecteurs qui à priori n'y adhèrent pas. Comme tout romancier, il imagine des personnages sympathiques, et d'autres antipathiques, et le fait selon des valeurs consensuelles dans notre société, comme la sincérité, la fidélité à soi-même et ses valeurs, l'engagement pour défendre ses croyances en la possibilité d'un monde meilleur. Or, dans cet univers romanesque, les personnages qui incarnent ces valeurs « indiscutables » ce sont des Phalangistes. Eux, ils étaient sincères et purs, et c'est pourquoi Franco a marginalisé ceux qui ont refusé les compromissions, tandis que ceux qui sont censés incarner les valeurs démocratiques et/ou de gauche, les adversaires soi-disant farouches de la dictature tant honnie, ne sont que des hommes qui ont su opportunément retourner leur veste, et qui sont prêts à la retourner autant de fois qu'il le faudra.

Bref, grâce aux manipulations effectués par Vizcaíno Casas, les partisans du régime antérieur ont changé de statut : ce ne sont plus les « mauvais », fascistes et oppresseurs, mais les « vaincus » d'une histoire officielle qui est en train d'être (ré)écrite par les nouveaux vainqueurs maintenant au pouvoir. Les franquistes retrouvent ainsi la légitimité que l'Histoire accorde bien souvent aux victimes, une légitimité qui leur était refusée lorsqu'ils étaient les vainqueurs. Le trouble est ainsi jeté dans l'esprit des Espagnols de toute une génération : dans leur jeunesse, ils ont appris, en toute sincérité, une « Histoire officielle » dont la démocratie leur dit qu'elle n'était qu'un tissu de mensonges. La classe politique maintenant dominante ne serait-elle pas en train de manipuler l'Histoire, comme Franco en son temps ?